

Le parapluie

Autor(en): **Gaudard, Francis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224904>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

la cour. On les entend geindre sous le levier brutal qui lèzarde leur corps, autrefois neuf et séduisant, tournant dans le soleil du matin les rayures claires de leurs contrevents.

J'ai vu un ouvrier ramasser une petite planchette jetée à la rue, dont personne ne voulait, la retourner dans ses mains et l'emporter, rayonnant.

Je suis rentré chez moi, pensant à ces vieilles maisons qui procurent encore du plaisir avec les débris qui tombent avant leur mort... Un ouvrier qui emporte une planchette chez lui pour en faire peut-être un jouet ou un « tablard ». Et au milieu des moqueries et du mépris des badauds, j'ai envoyé une pensée de gratitude à ces vieilles bâtisses qui noient dans le soir leurs membres disloqués.

Anelin.

LE PARAPLUIE

R IEN n'est plus émouvant que la trouvaille d'un objet qui vous fut cher, faite un jour de pluie, dans un grenier qui fut très longtemps clos.

Aujourd'hui, je bénis l'ennui qui m'a conduit là...; il m'a permis de revoir le vieux parapluie vert, dont mon enfance s'effarouchait, et qui garde dans sa toile fripée, lamentable, perdue — mais si douce à revoir — tant de souvenirs chers.

Il me souvient de l'avoir vu entre les mains tremblantes d'une aïeule attentive qui venait nous chercher au seuil de l'école, aux jours de soudains orages, quand la terre chaude sent si bon. Il me souvient aussi de l'avoir sournoisement laissé derrière la porte quand mon orgueil naissant me faisait craindre les railleries de camarades plus élégants.

Aujourd'hui, il n'est plus qu'une chère vieille chose dont l'odeur émouvante et fade nettoie tant de souvenirs de leur poussière.

Il est resté pareil, simple, solide encore. Moi seul ai changé.

Et s'il est vrai que les choses ont une âme, c'est lui, maintenant, qui doit rougir de moi.

Francis Gaudard.

La logique de Bébé. — Comment, petit malheureux, tu nettoies les touches de mon piano avec l'eau dentifrice !

— Mais, maman, tu te nettoies bien les dents avec !...

Il est aveugle ! — Voici un sou, mon pauvre homme.

— Oh ! merci, merci, monsieur !... Je savais bien que vous n'oublieriez pas le pauvre aveugle, dès que je vous ai vu tourner à l'angle de la rue...

LA TERRE SE REFROIDIT

L ES géologues et des naturalistes suédois viennent de nous révéler que la terre se refroidit. Il ne sera peut-être pas nécessaire, prétendent-ils, d'attendre les lointaines époques assignées pour voir se produire la vieillesse et la décrépitude promises de notre planète.

Sur quoi se sont basés les observateurs pour arriver à ces conclusions ? Vous vous imaginez sans doute qu'ils se sont dit qu'il n'est pas naturel que nous n'ayons plus de printemps, que la plupart de nos étés soient capricieux et pleurnicheurs ? Vous n'y êtes pas. Les savants suédois ont simplement examiné les arbres de leur pays. C'est la nature des essences forestières qui les autorise à affirmer que nous allons à une vitesse accélérée vers un refroidissement mortel. C'est parce qu'il y a de plus en plus de pins dans les forêts, des pins amis de climats plutôt froids, qui prennent partout la place des autres arbres, amis de la chaleur ou des températures douces, que ces messieurs trouvent que, pour nous, ça sent le sapin.

Ils auraient aussi bien fait, il me semble, de nous épargner cette déplorable chose. Nous avons bien assez d'ennuis, de tracés et de tribulations avec le chômage, la vie chère, le fisc, pour ne pas nous affecter encore du refroidissement de la terre. Nous ne dormons déjà plus

guère que quelques maigres heures par nuit, et encore toutes traversées d'affreux cauchemars. Si nous nous disons par dessus le marché que la terre se refroidit, qu'elle va devenir glaciale, polaire, que l'on verra partout des phoques et des ours blancs, que nous serons obligés de nous habiller en esquimaux, nous n'arriverons plus à fermer l'œil.

Les savants seraient bien gentils s'ils voulaient trouver autre chose et nous prédire des événements qui soient de nature à nous faire voir la vie un peu plus en rose, à ramener l'optimisme, à nous faire aimer l'existence, et à nous permettre de vivre un tout petit moment dans la douceur, la joie, l'allégresse et le bonheur.



Pages d'autrefois

AU PIED DU JURA

A USSI loin que remontent mes souvenirs, je retrouve sa ligne monotone, fermant l'horizon comme une longue muraille noire. Enfant, je l'ai maudite plus d'une fois : pourquoi donc arrêta-t-il ma vue ? de quel droit m'empêchait-il de voir, plus loin, les merveilles inconnues du monde magnifique ? Quelles choses admirables il cachait sans doute : splendeur des plaines lointaines, des grandes villes sur les bord des grands fleuves, des superbes capitales ! Impossible de le déchirer comme un voile importun, ou de regarder par-dessus : il restait là, toujours, solide, immuable, tout noir dès que le soir tombait, sévère comme un maître d'école, triste comme une sentinelle qui s'ennuie.

Plus tard, je m'approchai de lui. Et voici qu'alors ses dures montagnes se firent accueillantes. De loin, elles semblaient nues, désertes, désolées et leurs forêts n'étaient que des coulées noires, d'énormes taches d'encre le long de leurs flancs. Mais de près ! Ces forêts étaient pleines de papillons mystérieux, de libellules au vol rapide, de reines des prés dont les grappes pâles rêvent penchées sur les ruisseaux, de chalets dans leurs clairières, de vieux sapins aux troncs puissants. Les petits enfants ne sentent guère encore la beauté des paysages aux grandes lignes : et je sais qu'il m'a fallu bien du temps pour admirer, du haut de la muraille noire, la féérique spectacle de la plaine étendue autour du lac, jusqu'à l'autre muraille, jusqu'aux Alpes géantes. Mais j'ai vite compris la grâce des fougères, des ronds de soleil filtrés sur la mousse à travers les feuilles des hêtres, j'ai vite aimé les insectes brillants dont le vol raye l'espace, toutes les petites choses, tous les petits êtres fourmillants que recèle une forêt, toute la petite vie délicieusement chère qui végète dans les sous-bois.

Poudré de neige tout l'hiver, infranchissable dans sa lourde blancheur, le Jura me semblait une forteresse fermée. Et dès que le printemps naissait, dès que le premier soleil invitait aux premières courses, voici que la forteresse ouvrait ses portes ; et c'était un vrai paradis... O bon Jura sévère et bienveillant ! Jura mélancolique, Jura sauvage et familier, c'est toi qui m'as appris à aimer la nature, à pénétrer sa vie, à me réjouir de son réveil, à me perdre dans son silence et dans ses mystères ! Et pour cela, je t'aimerais toujours : car quelle leçon vaut jamais celle-là ? Quelle grammaire est plus utile, que celle où l'on apprend la langue des arbres, des feuilles, des ruisseaux et des papillons ? Quelle science, surtout, est plus consolante !

Et maintenant, mon vieux Jura, je me retrouve à tes pieds, tout près de toi, si près que je puis presque t'observer dans ton intimité. De nouveau, haute muraille sombre, tu fermes mon

horizon. Mais est-ce qu'en voyant beaucoup de choses, on apprendrait à voir mieux ? Tu ne me sembles plus monotone et ton austérité a cessé de me déplaire. Tu vis et tu rêves. Aux jeux de la lumière, tu changes tes couleurs aussi souvent qu'une élégante ses toilettes. Le matin, baigné de rayons blonds, tu souris gaîment à la journée qui commence. Souvent, des nuages rampent le long de tes flancs : ce sont les riches dentelles dont te comble la fantaisie du vent. Dans le gros du jour, les caresses du soleil enveloppent comme une poudre d'or tes pâturages et tes sommets ; et tu deviens lumineux toi-même, à force d'être doré par ces rayons superbes, et l'on dirait que c'est toi qui verses à flots la lumière sur la plaine écorchée à tes pieds. Tu n'es point triste en ces chaudes heures : tu participes de la vie forte et joyeuse de l'été, sam comme les moissons, vaillant comme le travail. Mais le soleil décline, la mort du jour approche. Tu ne pâlis pas comme tes voisins, les grands glaciers des Alpes, qui meurent tous les soirs et ne sont plus que de livides suaires, étendus sous les étoiles. Tu deviens bleu, d'un bleu profond, d'un bleu intense, d'un indescriptible bleu qui s'assombrit lentement avec le soir. Et c'est seulement quand la nuit est épaisse, que tu prends enfin sa couleur et t'endors pour des rêves tristes. Encore, quand la lune est claire, te laisses-tu parfois poudrer d'une fine poudre d'argent et tu ressembles alors à ces pâles princesses des contes qui dorment longuement, enveloppées dans leur chevelure et dans un religieux silence.

Ainsi tu changes, et tu restes pareil à toi-même, ô vieux Jura que nous aimons ! Il est, je le sais bien, des montagnes plus belles. Mais toi, si tu nous es si cher, ce n'est pas pour ta seule beauté : c'est parce que nos âmes comprennent ton muet langage éternel, savent le secret de tes tristesses, prennent leur part de tes joies. Avec toi, elles s'épanouissent dans le soleil ; tes hivers les affligent ; elles reflètent tes nuances ; elles sentent bien que tu ne leur es point impassible, et que ta large, lente et lourde existence de montagne immuable, compati à leurs courtes vies d'humbles petites lumières, qui vacillent un instant et s'éteignent.

Edouard Rod.

Bourg-Cinéma-Sonore. — « Une petite Femme dans le Train », poursuit son triomphal voyage-surprise au Bourg en deuxième semaine d'exclusivité.

« Une Petite Femme dans le Train »... ?

Un irrésistible comédie musicale, parlée et chantée en français, pleine de scènes vives, légères et spirituelles qu'accompagnent des refrains délicieux et qu'animent deux grandes vedettes, Meg Lemonnier et Henry Garat, entourées de Pierre Etcheperre, Edwige Feuillère et Léon Bélières.

« Une Petite Femme dans le Train »... ?

L'amusante aventure d'une jeune femme blessée dans la catastrophe imaginaire d'un train qu'elle n'a pas pris.

« Une Petite Femme dans le Train »... ?

Cinq étapes d'un délicieux parcours où tout n'est qu'enchantement.

« Une Petite Femme dans le Train »... ?

Un train pour enfants, mais un spectacle pour personnes âgées de plus de seize ans seulement.

Achetez l'Almanach du Conteur !

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron



TREUTHAROT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549